

Gabriela Cabezón Cámara

TU AS
VU LE
VISAGE
DE DIEU

ROMANCE
DE LA
NOIRE
BLONDE

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Guillaume Contré





TU AS VU
LE VISAGE
DE DIEU

suivi de

ROMANCE
D'UNE NOIRE
BLONDE

Gabriela
Cabezón Cámara

TU AS VU
LE VISAGE
DE DIEU

suivi de

ROMANCE
D'UNE NOIRE
BLONDE

Traduit de l'espagnol
(Argentine) par
Guillaume Contré

Éditions de l'Ogre

VU LE
VISAGE
DE DIEU

ROMANCE
OGRE N° 46
DE LA
NOIRE
BLONDE

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Guillaume Contré



Diffusion-distribution : Harmonia Mundi
www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur

DE LA MÊME AUTRICE

Pleines de grâce, trad. de Guillaume Contré, Paris,
Éditions de l'Ogre, 2020

Les Aventures de China Iron, trad. de Guillaume Contré,
Paris, Éditions de l'Ogre, 2021

QUELQUES RIDES

PRÉFACE À
L'ÉDITION FRANÇAISE
PAR GABRIELA
CABEZÓN CÁMARA

Alors que j'écris ces mots, la deuxième plus grande zone humide du monde, qui se trouve dans mon pays, brûle. Les Esteros del Iberá, les étangs de l'Iberá, « l'eau qui brille » en guarani, sont en flammes. Les images sont infernales : animaux carbonisés, gens désespérés, vide cadavérique, grisaille de cendre, tout consumé, un holocauste là où il y a un mois encore il y avait des myriades de formes de vie, d'une vie de la Terre qui est également la nôtre, se déployant entre toute la gamme de couleur que contient le mot vert. Et bleu. Et rouge. Et jaune. Et orange. Alligators, capybaras, aromitos, jaguars, chevaux avec leurs gauchos et leurs gauchas, tous avec leurs pattes ou leurs corps entiers dans les marais. Le changement climatique, évidemment, et – dans le meilleur des cas –, le laisser-aller de l'État. Et la voracité du capital national et international qui nous ravage, faisant du monde entier un seul monde, uniforme et moribond. L'eau ne brille pas : elle se couvre de cendres. Comme les Guaranis qui lui ont donné son nom, condamnés à un génocide perpétuel.

Mais résistant toujours. Les gens, les animaux, les plantes, la terre. Il m'est presque impossible de penser à autre chose en ce moment. C'est pour ça que cette sorte de préface ou d'explication ou de prologue ou quoi que ce soit qui précède *Tu as vu le visage de Dieu* et *Romance de la Noire Blonde* commence ici : avec le feu. Comme avait commencé la *Romance*. Je travaillais dans un journal, le soir, au bouclage, dans la section art. C'étaient de longues soirées et parfois, quand je n'avais rien d'autre à faire, je lisais quelques pages. L'une de ces fois, j'ai appris la vie – la mort – de Rubén Arias : j'ai vu sa photo. En flammes. Ça s'est passé de la sorte : le 17 février 2001, quelques mois avant que tout le pays n'explose, la police était allée évacuer un immeuble occupé par les plus pauvres des pauvres, à Neuquén, une province de la Patagonie. Arias, qui avait 31 ans, cinq enfants et un sixième en chemin, a prévenu les agents que s'ils entraient chez lui, il s'immolerait. Ils sont entrés. Il a approché l'allumette de son corps déjà aspergé de kérosène. Il s'est mis le feu. Il a fait quelques pas, sur la photo on le voit avancer avec les bras écartés. Les policiers se sont éloignés en courant, on voit leurs brodequins sortir du cadre. Arias est tombé et ils l'ont éteint avec une couverture. Il s'est remis debout. Un journaliste lui a demandé pourquoi il avait fait ça. « Pour mes enfants », a-t-il dit. Et il n'a plus jamais rien dit. Il a été emmené à l'hôpital. Il a horriblement agonisé pendant deux jours. Puis il est mort.

Ce jour-là, ses voisins ont attaqué le commissariat. La police a répondu de façon barbare. Il y a eu des blessés et des interpellés et la nouvelle est devenue nationale. Quinze jours plus tard, si gracieusement, les mêmes qui avaient ordonné l'éviction – la justice et le gouvernement de la province – ont disposé que les appartements soient remis à ceux-là mêmes qu'ils avaient considérés des usurpateurs. Comme un dieu ancien acceptant un sacrifice humain. Histoire d'ajouter encore de l'absurde à la tragédie, ils ont posé comme condition à la remise des logements que les couples officialisent leur relation. La photo suivante, c'étaient de longues planches en bois soutenues par des tréteaux sur lesquelles pleuvait du riz. Comme on pouvait le prévoir, même les frères se sont mariés. Les gens ont besoin de vivre dans une maison. Toute cette histoire, son arbitraire, sa violence folle, le sacrifice d'Arias, l'absurdité criminelle des pouvoirs publics, m'a frappée avec beaucoup de force. Bien des années plus tard, au moins dix, j'ai commencé à écrire *Romance de la Noire Blonde*. Qui ne ressemble en rien, ou en presque rien, à l'histoire de Rubén Arias : son personnage principal n'est pas nécessairement pauvre. C'est une poète cocaïnomane qui, bien défoncée, s'immole quand la police s'apprête à évacuer un immeuble d'artistes squatteurs dans lequel elle se trouve par hasard. Parce qu'elle avait envie de continuer à sniffer de la coke et boire du whisky avec les gens qu'elle avait rencontrés

lors d'un vernissage. Sans s'en rendre compte, sans même savoir ce qui s'est passé – c'est la gueule de bois la plus sombre de sa vie –, elle va se réveiller en étant une autre : elle n'a plus de visage, le feu l'a dévoré, et elle est devenue la leader presque sainte des artistes qu'elle a sauvés de l'évacuation.

Le cas de Marita Verón m'a marquée d'une façon semblable. C'était une jeune femme de 23 ans qui avait une fille de 3 ans et une petite épicerie dans laquelle elle travaillait avec son mari. Un jour, le 3 avril 2002 – alors que tout le pays explosait –, elle est allée à l'hôpital et n'est plus jamais rentrée chez elle. Ni ailleurs. Tout indiquait qu'elle avait été enlevée et asservie par un réseau de traite des femmes. Sa mère, Susana Trimarco, a lancé une énorme enquête avec l'aide d'un ou deux policiers engagés dans la recherche de la vérité. Elle n'a jamais pu retrouver sa fille, mais elle est parvenue à sauver de nombreuses autres femmes et fillettes et à mettre en évidence l'existence d'un pouvoir mafieux ayant partie liée avec les puissances étatiques de sa province, celle de Tucumán. En 2011, une amie espagnole, l'écrivaine Cristina Fallarás, a lancé une maison d'édition numérique, sigueleyendo.com, et a invité 50 écrivains à réécrire 50 récits « pour enfants », ces sinistres classiques des frères Grimm ou Andersen que l'on adoucit un peu et qu'on accompagne d'illustrations plus ou moins naïves pour les lire aux gamins.

Moi, j'ai eu droit à *La Belle au bois dormant*. Je me suis demandé pendant des jours que faire de ce conte dont la protagoniste est victime d'une malédiction, dans un lit, pendant cent ans. Je ne cessais de me le répéter : « victime d'une malédiction, dans un lit ». Jusqu'à ce que je sache. C'était une femme victime de la traite. Des années avant de me mettre à écrire, j'avais lu beaucoup de littérature sur le phénomène concentrationnaire : dans l'Allemagne nazi, évidemment, dans mon propre pays, plus évidemment encore. Ce n'est pas tout à fait la même chose, les bandes de trafiquants de femmes ne font pas partie de l'État, mais l'État encaisse d'une manière ou d'une autre des dividendes grâce à ces femmes torturées nuit et jour, dépourvues de la moindre autorité sur leurs corps ou leurs vies. Ainsi, pour écrire *Tu as vu le visage de Dieu*, j'ai pu compter sur l'aide de Primo Levi. Et sur celle des témoignages du *Nunca Más* argentin, le livre de témoignages des séquestrés disparus qui sont réapparus en vie après l'atroce dernière dictature militaire argentine.

Une fois dit cela, il y a évidemment toutes les différences, toutes les distances : le processus d'écriture est un processus créatif, nous serons tous d'accord là-dessus, dans lequel ont une incidence de nombreuses choses différentes de l'impact produit par ces deux événements sociaux tragiques. La littérature, comme